

Retour du Cartel d'Adresse du 24 juin 1995 (3)

On lira à la suite, dans l'ordre où ils ont été prononcés, les textes des « retours » des quatre membres du cartel d'adresse lors de la matinée du Dispositif du 24 juin 1995 :

3. L'horreur du psychanalyste et la question de la transmission par Thierry Perlès

– Ça m'a renvoyé à ma responsabilité, comme une paranoïa archaïque. – le souci de l'autre – ça va beaucoup plus mal, surtout si c'est l'objet passionnel qui chute – le silence de mon analyste m'a coûté cher – panique du psychanalyste – l'humanité donc aussi, ici, comme point d'éthique – les psychanalystes mis à nu – des morceaux de réel – angoisse de l'analyste – on a tous souffert de notre propre analyse, suffisamment pour nous demander comment faire pour que nos patients n'en souffrent pas à leur tour – comment faire payer les riches ?

À s'être écouté les uns les autres vient la question : le psychanalyste aurait-il horreur de son acte ?

Il me semble que c'est la question que notre exercice, dans ce dispositif sur les pratiques, à partir des témoignages de chacun, amène à se poser : il y aurait de l'horreur de l'acte. D'où ça vient, cette horreur ?

Je tiens cette proposition : l'analyste a horreur de son acte, pour une formule de l'hystérie. C'est un discours hystérique.

S'il était possible que l'analyste ait horreur de son acte, ça voudrait dire que la vérité et le savoir s'égalent, que le traumatisme est chose réelle, que le collectif est d'une certaine façon substantivé dans l'inconscient.

Que l'analyste ait horreur de son acte, c'est introduire le psychanalyste dans le siècle en référence à la sorcière, qui attend son bûcher.

C'est d'ailleurs à la fois l'ambiguïté et la percée freudiennes : que sur le chemin de la vérité, il y aurait à retrouver la vérité historique – celle de l'histoire collective, mais jusqu'à son refoulement : si on se donne le collectif comme référent, encore faut-il commencer par lui faire supporter l'oubli de soi, point ultime de l'héritage freudien, avec le Moïse. Au prétexte qu'il faut bien, paraît-il, asseoir le refoulement sur une histoire collective. C'est pour la bonne cause, celle de la civilisation.

Qu'en est-il, si on pose que l'histoire singulière n'a pas à rejoindre une histoire collective, parce qu'elle ne peut être issue de quelque chose qui n'a de consistance qu'à coups de forçages toujours plus aliénants, plus dégradants – la science comme la mise du collectif en expérience ?

Ce qui est autre chose que de prétendre qu'elle n'en serait jamais sortie, puisqu'on pourrait alors aller jusqu'à dire qu'elle y est encore incluse : choux gras d'une conception de l'inconscient dont tout le travail de Freud consiste à se démarquer.

Donc je critique : le psychanalyste peut connaître de l'horreur, dans son acte, et en témoigner, ceci n'empêche : dire que le psychanalyste a horreur de son acte, c'est par condensation faire régression, s'en tenir à un discours hystérique.

Hypothèse que j'argumente, au risque d'un certain excès : il n'y a pas d'horreur qui puisse faire commune mesure entre deux sujets de la parole.

Ceci est un propos qui a des résonances dans la civilisation.

Il y a en effet de quoi soutenir l'idée qu'une société puisse fonctionner sur un pacte de terreur. C'est même, d'une certaine façon, tout un pan, pas le moindre, de nos sociétés modernes qui est ici visé, et pas seulement des « totalitaires ».

Ce serait la science psychologique, la psychologie collective, comme fondée sur la supposition de la peur de l'autre, supposition alimentée de ce que cet autre donne à penser de ses faiblesses, de ses fragilités, etc. : toute une pensée en effet, qui est la psychologie même. « Je » pense l'autre selon la peur qu'il me montre, éventuellement me transmet (pattern imaginaire de l'affect), selon les prétextes que l'autre donne à sa peur, pour une pensée qui devient commune. Cette psychologie de la peur – la psychologie est-elle autre chose ? – est une affaire éminemment collective, et « sécuritaire ».

À l'opposé de quoi la psychanalyse de la peur, c'est la surprise que l'« objet » de la peur de l'autre ne peut en vérité pas (m') être présenté autrement que par le caractère infranchissable de ses propres constructions, singulières absolument. L'« objet » de la peur de l'autre ne peut m'apparaître qu'au travers de sa distance, dans la divine surprise de cette distance qui soudainement se révèle, pour désigner, dans cette fulgurance witzienne, l'Autre en ce qu'il a de fortuit. D'un coup les échafaudages psychologiques de la peur, avec sa logique grégaire, chutent à la faveur de la méprise qui se révèle.

On m'a demandé récemment si j'avais lu de Mallarmé « L'action restreinte ». Je saisis la balle au bond. L'action restreinte, c'est ainsi que Mallarmé choisit de parler de l'acte poétique, auquel il n'est pas mauvais de se rapporter quand on parle de l'acte psychanalytique. Je lis, dans un texte intitulé « Crise de vers », ceci :

« Abolie, la prétention, esthétiquement une erreur, quoiqu'elle régisse les chefs-d'œuvre, d'inclure au papier subtil du volume autre chose que par exemple l'horreur de la forêt, ou le tonnerre muet épars au feuillage ; non le bois intrinsèque et dense des arbres. » La souffrance de la forêt peut bien s'appeler papier, cette nomination ne l'inclut ni dans ni sur le papier. Non, l'éthique de l'esthétique n'est pas l'éthique de la science. Le « temps réel » : le mesurer à la prétention abolie.

Le psychanalyste a horreur de son acte : c'est en fait d'une sainte horreur qu'il s'agit, et qui comme telle relève de la critique de l'illusion, nommément religieuse. Frisson suspect.

Si le psychanalyste a horreur de son acte, c'est bien parce qu'en cet acte, pour autant qu'il ait bien voulu le produire – s'il n'en est pas retenu au seuil, dans sa neutralité – le psychanalyste se reconnaît. Il se croyait disparu, abstrait dans sa fonction, aboli. Et voici qu'il se re-présente, dupe. Le dessaisissement subjectif n'est tel, que parce qu'il produit, en un temps second, des retrouvailles. Mais cette omission de l'homme ne le livre pas au grand tout, à l'océan de l'inconscient wagnérien. Le collectif, je veux faire valoir qu'il repassera, planté là d'un witz. Fabrique inconsciente de la Dritte Person. « Tout se retrempe au ruisseau primitif : pas jusqu'à sa source. » C'est dire le fortuit de l'acte.

En son acte le psychanalyste craint tant de se reconnaître, qu'on parle de passage à l'acte, dans, d'un autre, l'après-coup : celui, out, de l'analysant qui le fait se pencher sur son désir-de-psychanalyste. Les flèches étaient tirées depuis belle lurette, qu'on n'avait pas

encore disposé les cibles d'où résonneront, après l'impact, les vibrantes ailettes.

L'analyste a horreur de son acte : question sur le personnel dans la pratique, comme disait Lacan. C'est, je crois, le moindre des pas qu'on puisse faire pour aborder autrement qu'avec compassion l'humanité souffrante dans les cures.

À la différence de l'action restreinte dont Mallarmé qualifie la poésie, l'acte analytique n'est pas directement lisible par d'autres. On sait en effet suffisamment que la fonction psychanalytique est distincte de sa transmission, à tel point qu'on peut ne plus savoir qu'entendre par acte analytique.

Et si l'horreur de son acte n'était autre que l'horreur de le – s'y rendre lisible ?

J'insiste, avec Éric Didier, pour affirmer que l'acte analytique n'a rien d'horrible, qu'il serait même du côté du soulagement. M'intéresse, en contraste, l'horreur qu'il peut y avoir à le rendre lisible, à soi, à d'autres que soi.

Changement de perspective. Pour situer les choses : le psychanalyste a horreur de son acte, il préfère y renoncer – au sens de l'effet d'annonce, c'est-à-dire d'en annuler la transmission.

Le psychanalyste craint qu'il ne se rende lisible. Et cette crainte en effet nous renvoie, sinon au sujet de l'inconscient, dont je ne sais trop quoi faire, du moins au sujet du désir.

Dès lors, l'affaire se présente avec un tout autre éclairage : structural.

Qu'on aborde cet inestimable objet de la transmission en excès par rapport à elle, c'est-à-dire en défaut de se trouver soumis à la transmission : c'est sous l'angle de la clinique obsessionnelle, c'est-à-dire de ce que le psychanalyste retient à la transmission, ce dont il souffre de ne trouver quiconque à qui en faire le mérite.

Qu'on l'aborde surtout sous l'angle de la clinique des psychoses, c'est-à-dire comme ce qui manque au psychanalyste pour se trouver retenu, arrimé : c'est dire la transmission en excès par rapport à l'objet. L'horreur, c'est la teinte de pulsion de mort du désir du psychanalyste. Plus : c'est pointer le désir du psychanalyste dans son rapport avec ce que la civilisation secrète de plus passionnel en chaque sujet.

J'ai cité Mallarmé tout à l'heure, je fais maintenant paraître le profond Claudel, ce grand poète qui, au prétexte qu'il y reconnaissait « quelque chose de jeune, de neuf, de puissant et de spontané », ce qu'il rapportait la naissance d'« une obscure nostalgie de fraternité et de communauté humaines », s'est laissé un jour aller à faire l'éloge des Croix de Feu. La chatouille du communautaire est quelque chose qui n'a pas embarrassé que lui. Claudel, je le signale en passant, fut aussi le Président de la Société des Amis de Romain Rolland. De cette fièvre océanique et wagnérienne contemporaine, c'est le moins qu'on puisse dire, du freudisme, il faudra bien qu'un jour on parle plus avant.

C'est donc à une certaine approche claudélienne de la fusion que je voulais en venir un instant, celle qu'on trouve dans ce passage du Partage de midi où il y fait dire à Ysé :

« Ô la joie d'être pleinement aimé ! Ô le désir de s'ouvrir par le milieu comme un livre ! Et soi-même et ceci seulement et quoi : Que l'on est totalement clair, lisible, mais qu'on se sente actuellement prononcé, Comme un mot supporté par la voix et par l'intonation de son verbe ! Ô le tourment de se sentir épelé comme de quelqu'un qui n'en vient pas à bout ! Il ne me laisse pas de repos ! »

Pure illustration de la pulsion de mort.

Lu, transparent, anéanti, an-érotisé, détruit, fondu dans le grand tout, retourné au collectif, à l'archaïque, pur sujet de l'inconscient – pourquoi non ? Rendu, délivré.

Oui, il y a de l'angoisse dans cette passion, il y a de l'horreur avec le communautaire. Maintenant, si Freud tente de pointer ce moment où la psychologie individuelle se sépare de la psychologie collective, il faut noter que les retrouvailles, quelle que soit la passion – la pulsion – qui y pousse, ne se font pas si facilement que ça, hors le fortuit, sauf imposture.

Il y a, autrement dit, quelque chose qui résiste à la transmission, et qui nous importe comme la vie même.

Si on veut bien y prendre garde, il y a encore quelque chose à ajouter : retour sur le passage à l'acte. Si on en pointe la dimension de perversion, on peut se poser à son propos la question suivante : dans quelle mesure peut-on encore parler de passage à l'acte, dès le moment où vient opérer la butée de la transmission ?

Ceux d'entre nous qui depuis un moment insistent pour faire valoir le risque de connivence qui s'attache à notre pratique ont raison de le faire : le passage à l'acte, la perversion du psychanalyste, le déni de son acte ne sont pas autre chose que cette connivence. À l'inverse, quelle possibilité reste-t-il au passage à l'acte dès lors que l'acte s'affronte à la butée de la transmission, qui est en elle-même la non-clôture de l'acte, et ce en quoi il est psychanalytique ? Nous devons dans cette ligne définir le passage à l'acte comme ce qui est hors transfert, ce qui n'est pas pris dans un transfert de travail.

En résumé : il n'y a pas d'horreur de l'acte, il n'y a, de ce côté, que de l'hystérie ou du witz.

Il y a par contre une horreur structurale, surmoïque, dont le rapport avec une théorie de la civilisation – du lien communautaire – est quasi direct, qui est horreur de la transmission, laquelle horreur se partage entre une position obsessionnelle et psychotique du désir-de-l'analyste.

Enfin, la question de la perversion doit être posée, car elle est de rigueur dans la structure. Cette perversion, tant quant au déni de son acte que quant au passage à l'acte, ne résiste pas à l'épreuve de la transmission.

Qu'il y ait plusieurs sortes de transfert de travail pour la pratique est quelque chose qui doit ici aussi compter. Il est bien évident que les enjeux de civilisation ne se posent pas de la même façon selon que la transmission se fait avec un « semblable », un autre soi-même, ou selon qu'elle se fait avec un « contrôleur » ou un « superviseur », comme on dit ailleurs – et qu'en est-il, d'ailleurs, dans cette occurrence qui maintient le sujet-supposé-savoir comme pôle, adresse de la transmission, de cette autre forme de perversion qu'est la fétichisation des règles, de la technique, disons de façon peut-être plus évocatrice, en visant là un point sensible du lien social entre psychanalystes, le paravent que des standards offrent à une pratique pour qu'elle s'y rassure.